

Souvenirs 1914-19
du 1^{er} décembre 1916 au 4 mai 1917

1^{er} décembre 1916. Hier soir vers les 8 heures nous avons pris le train pour Marcelcave. Nuit passée à greloter dans des baraquements et ce matin il ne fait pas chaud du tout. Nous allons dans le pays à la recherche d'un café afin de prendre quelque chose de chaud avant de gagner Proyart nous partons à pied vers Lamotte-en-Santerre. Sur la grande route c'est toujours le va et vient continuel des camions. Aussi nous avons vite fait à grimper dans l'un d'eux et peu après nous débarquons à Proyart. J'apprends que le régiment descend au repos. Ce jour même je vais voir le copain Hyttenhove avec qui je casse la croûte et je rejoins la musique qui loge dans des guitounes à l'entrée du pays. Installation. Le sac a fait le mur. Je me débrouille pour coucher.

2 Décembre 1916. Je n'ai pas trop mal dormi. Le bruit du canon m'a réveillé plusieurs fois. Il a gelé dur et il fait bon calfeutré dans la tente.

Du 3 déc. au 25 X^{bc}. Repos à Proyart. C'est l'hiver et son mauvais temps. Nous quittons les tentes pour loger dans le village même où nous sommes un peu mieux.

Vers la fin du séjour nous faisons concert alternativement avec la musique du 87^e. Quelques bonnes soirées avec un musicien chanteur du 87. Nous fêtons le Réveillon gentiment dans la paille de notre couchette pendant que sûrement d'autres se goinfrent à leur aise loin d'ici. Nous allons écouter chanter « Minuit Chrétien » à l'église du pays. Les attaques sont tombées dans la boue de la Somme. C'est tant mieux car paraît-il ce n'était pas le coin rêvé et il y aurait eu pas mal de casse. Divers tuyaux de départ circulent.

26 décembre 1916. A 7 heures du matin départ pour Marcelcave. On patauge dans la boue et ça semble dur de marcher avec le sac sur le dos. On nous case assez bien dans une grange. Pluie continuelle. La nuit des rats énormes circulent faisant un vacarme du diable - gare aux musettes !

27 X^{bc} 1916. A 4 heures du matin réveil, à 5h en route pour Long[u]eau - 20 k° à tirer une paille mauvaise route - le sac est lourd aux épaules. Grande halte avant Long[u]eau. On mange la soupe et l'on touche les vivres de débarquement - Singe et C^{ie}. A 1 heure nous sommes à la gare. Pour nous reposer nous nous coltinons les ballots divers du magasin du rég^t à charger dans les wagons. A 4 heures ½ départ. La nuit vient vite. Tant bien que mal plutôt mal on essaye de s'allonger. Nous avons eu pas mal de paille et on ne sent pas trop les cahots du train. Nous filons vers Bar-Le-Duc. A 4 heures du matin 12 heures déjà que nous roulons arrêt pour le jus. Puis l'on repart passons à Toul c'est bientôt la fin de l'étape. A 9 h ½ du soir arrêt ! Ça y est enfin. On a les membres rompus par un tel voyage. Nous sommes à Chaligny (M^e Moselle). C'est le pays des hauts fourneaux. A chaque instant des lueurs éclairent les environs. Nous commençons par redescendre sur le quai tous les ballots charger à Longueau puis une heure d'attente. Enfin on démarre traversée de Chaligny. Nous passons la Moselle très large à cet endroit. Dans Pont-Saint-Vincent on se trompe naturellement de chemin. Il faut revenir sur ses pas puis une côte très raide à la sortie du pays et on longe la Moselle. Ce sont les montagnes russes aussi tout le monde en a marre et il y a douze k° à faire. Quel voyage. Traversons un village à flanc de coteau endormi à cette heure tardive. Seul le bruit de l'eau qui descend rapidement vers la vallée vient troubler le silence une bonne côte d'au moins 2 k° pour gagner le plateau. La pause en haut nous sommes en lisière d'un bois. Tout le monde est étendu sur le dos le sac servant d'oreiller, et pendant des minutes de pause on dort

comme des bienheureux engourdi par la fraîcheur de la nuit. C'est dur pour se remettre en route nous entrons sous-bois. Ce n'est que crêtes et ravins. Ça rappelle le Meuse avec la Tranchée Calonne. Enfin on arrive au terme du voyage. C'est un camp immense. Il est 3 heures du matin voilà 36 heures que nous naviguons. Nous sommes loin de la Somme. On casse la croûte et l'on se couche après avoir assisté à un pugilat d'importance entre le TM et son ami asc. Yeux au beurre noir ! Rigolade pour nous et jamais personne n'aurait voulu intervenir.

29 X^{be} 1916. Ce camp est vraiment bien. Il paraît que l'on peut y loger 4 000 hm dans les nombreuses baraques qui sont édifiées. Il y a eau, lavabo, douches, salle de lecture, théâtre, éclairage électrique dans chaque baraquement. Le tout bien entretenu. Nous couchons sur des bas flancs et nous avons touché des sacs de couchage et des paillasses. Enfin nous sommes bien logés. La journée se passe en corvées.

30 décembre 16. On procède à l'installation. Nous avons repos toute la journée.

31 décembre. Repos complet comme la veille. Encore une année qui se termine. Que serra la nouvelle.

1^{er} janvier 1917. A 6h ½ du matin réveil. Nous allons donner une aubade au Colonel à l'occasion du nouvel an. De droite et de gauche d'autres musiques en font autant. Toute la division est logée dans ce camp. Le chef nous fait ses souhaits de bonne année. Après la soupe nous allons à la cantine située près de notre baraque donner un petit concert que réclame la cantinière. On nous offre un panier de bière qui est le bienvenue. La musique du 87 voyant cela en profite pour venir prendre notre place après-midi concert malgré une pluie fine et froide qui ne cesse de tomber depuis le matin.

2 janvier 1917. La musique du 87 donne concert à son tour. Le Colonel passe le régiment en revue. Une fois quitte nous faisons près du camp une bonne partie de ballon.

3 janvier. Le mauvais temps toute la journée. Nous donnons concert l'après-midi.

4 janvier. Le matin étude dans la baraque. Après la soupe revue par le Général. Puis nous allons voir un match de football très disputé entre 128 et 51. Départ de permissionnaires.

5 janvier. Comme la veille étude le matin et concert. Le soir pour nous distraire nous organisons un bal très animé. Certains se déguisent en femmes et l'on passe une bonne soirée. La quête au profit des musiciens a rapportée de quoi acheter de la bière pour le lendemain.

6 janvier 1917. La pluie a cessé et il a gelé cette nuit. La neige tombe. On reste calfeutré. Pas de concert, étude et répétition pour dimanche.

7 au 10 janvier 17. Rien de nouveau trouble le séjour du camp. Pendant 3 heures nous jouons quelques morceaux au concert improvisé et organisé par un groupe de soldats. Entre temps revue par le Général de Corps d'Armée. Mauvais temps.

11 janvier. Ce matin marche d'entraînement une quinzaine de kilomètres à tirer. Nous descendons le plateau où se trouve le camp pour gagner la vallée de la Moselle qui coule encaissée dans un large ravin aux pentes boisées. Nous longeons la rivière. Il y a des coins superbes qui font plaisir à l'œil. Nous traversons le village de Maron accroché au flanc de la

colline. Nous rentrons par Villers-Le-Sec une grande côte à s'envoyer et malgré le sac vide on a hâte de rentrée au camp.

12 janvier. A 7 heures départ pour les environs du camp il y a parade d'exécution de dégradation. Après les simagrées d'usage - qui durent peu heureusement - nous rentrons gelés de froid sous la neige qui tombe en abondance. Défilé en rentrant au camp. Dans l'après-midi nous touchons de révolvers. Pourquoi faire ? Et d'ailleurs on nous fait mettre les cartouches dans un bachot de toile qu'il faut coudre afin que l'on ne s'en serve pas.

Du 13 au 22 janvier 17. Rien d'intéressant. C'est la vie monotone du camp études - répétitions concerts - et corvées.

23 janvier 17. De bon matin le régiment part en manœuvre pour la journée. Nous trainons dans la neige qui heureusement est gelée. On monte - on descend à travers champs ou bois sans jamais rien y comprendre. De temps à autre des pauses plus ou moins longues. Enfin vers midi c'est la grande halte et la roulante nous apporte un de ces repas fameux que l'on trouve bien après une bonne trotte. Pas besoin de nappe. La neige la remplace et assis le derrière au frais nous cassons la croûte. Puis retour au camp.

24 janvier 1917. A 6 heures réveil. Partout dans le camp grand branle-bas. On rend le matériel au dépôt du camp à 8 heures départ en musique. Nous longeons un moment la Moselle et après avoir traversé plusieurs villages nous cantonnons à Ludres petit village à flanc de coteau. Les habitants sont accueillants. Avec les copains nous trouvons une maison pour pouvoir manger au chaud. Car il gèle fort et pour manger dans l'immense grange où nous logeons ça n'a rien d'intéressant. Nous sommes chez des ouvriers - il y a une nichée de gosses qui profitent un peu de notre souper. Car ce n'est pas la richesse qui règne ici. Nous regagnons notre groupe - heureusement le four ne manque pas et nous nous fourrons au plus profond afin d'avoir moins froid.

25 janvier 17. La neige a beaucoup tombée cette nuit. A 8h on se remet en marche. Nous traversons de nouveaux villages et après la grande halte nous arrivons à Champenoux. On approche du front mais c'est très calme - secteur de tout repos. Les lignes sont d'ailleurs fort éloignées l'une de l'autre. Il y a encore des habitants dans le village. Il y a eu au début de la guerre quelques coups durs - les arbres brisés. Les trous d'obus dans la plaine en témoignent. Le Grand Couronné se trouve près d'ici et sur la gauche une grande forêt qui mène jusqu'aux lignes. Le village est en partie détruit. Les cantonnements ne sont guère fameux. Nous avons un grenier ouvert à tous les vents. Pas moyen de faire de lumière - aussi on est vite couché.

26-27 janvier. Nous sommes gelés dans notre grenier. Pas de paille. Des lits en treillage - l'air passe en-dessous quand on est couché - et l'on ne peut guère fermer l'œil. Je garde mes chaussures elles durcissent quand même à mes pieds et le matin on croirait que l'on a des galoches. Le pays est gelé. Le jus si on ne le boit pas de suite en fait de même. Nous avons percé un vieux beau - que nous avons installé dans notre grenier et nous faisons un peu de feu. Ça fume beaucoup. Nous n'avons pas de bois vert et l'on est noir comme des charbonniers. De plus malgré ce froid il faut souffler dans nos instruments sans quoi c'est la menace de corvées dans le village. Quelle belle vue.

28 janvier 17. Nous avons repos aujourd'hui dimanche. Il fait toujours très froid. Nous avons pu nous loger avec les camarades dans une toute petite pièce de la maison. Nous y avons

installé un poêle fait dans un grand bidon à alcool solidifiée. La chaleur est quelconque. Mais dans cette pièce - on s'y trouve tout de même mieux qu'au grenier.

29 janvier 17. A réveil à 6 heures ce matin - à 7 heures on nous emmène dans le bois, pour aider au déplacement d'une pièce de marine - elle est probablement gelée car il fait un froid de diable et le vent qui souffle très fort vous gèle le bout du nez. Quand nous arrivons nous apprenons que l'ouvrage est fait à notre grand contentement et nous regagnons Champenoux. Pas d'étude ce matin. Nous nous chauffons dans notre local. Beaucoup d'avions boches se promènent dans les airs. Il paraît qu'ils ont jeté des bombes cette nuit sur Nancy et même dans la matinée.

30 janvier. Etude matin et soir. Rien de nouveau. Le soir quelques obus viennent éclater dans les environs du village.

31 janv. 17. Toute la journée nous sommes tranquilles. Nous commençons à être bien installés - le local s'améliore petit à petit. A cinq heures du soir changement de décors. On nous fait monter les sacs. On quitte le pays pour gagner la forêt où l'on va dès demain nous improviser bûcherons afin de ravitailler les roulantes en bois. A 7 heures du soir départ 4 k° à faire. Le froid est vif. Nous trouvons comme logement une baraque Adrian avec couchettes. On se case. Demain on s'installera mieux. On est ici pour un moment paraît-il.

1^{er} février 17. A 7 heures du matin départ pour la corvée de bois armés de serpes et de haches nous coupons dans du taillis les arbres désignés par le garde-forestier. La journée se tire à peu près sans trop de mal nous faisons du feu pour nous chauffer.

2 février 17. Nous sommes isolés du régiment. Notre baraque est en retrait de la route toute seule. Personne aux environs. C'est le plein bois à 1500m de là il y a une scierie. Nous manquons d'un bon poêle car nous n'avons pour nous chauffer que des braséros et du bois vert qui fume tant que plus. La fumée est-elle par moment que l'on ne se voit plus l'un l'autre et les yeux pleurent comme des fontaines. On tousse on crache mais malgré tout on est heureux d'avoir un peu de chaleur. Tous les soirs deux ou trois copains descendent au village chercher les lettres et les paquets sans cela on ne les aurait que le lendemain avec la soupe que nous amène la roulante. Et puis on apprend les nouvelles et tuyaux du jour. Vers les dix heures ce matin il y a eu un bombardement du village - une quarantaine de 105 - Le coin du pays où nous logeons a bien pris. Nous avons bien fait de décamper deux jours auparavant. Dans l'après-midi nos pièces ont répondu troublant le calme de la forêt.

Du 2 au 6 février 17. Rien de nouveau. On travaille au bois chaque jour. Nous avons entre-temps changé de coupes. Vu l'épaisseur de neige qui a tombé nous abattons de gros arbres au lieu du taillis. Heureux qu'il y a parmi nous deux habitués de ces travaux. Le froid est toujours fort vif la neige est gelée et ne fond pas malgré le soleil qui donne vers midi - avec q.q. camarades nous faisons q.q. promenades vers les lignes. A la lisière du bois que nous occupons on découvre très loin de l'autre côté sur le versant opposé se trouvent les lignes allemandes dans la vallée inoccupée aucun mouvement rien ne bouge - le village que l'on aperçoit est désert - sur une petite crête près d'ici l'on voit les ruines d'une grande ferme - tout cela sent le vide complet - Peut-être la nuit y a-t-il un peu plus d'animation probablement que des patrouilles d'un côté comme de l'autre descendent les crêtes jusqu'au ruisseau qui sépare les belligérants. Dans la forêt près de notre cabane se trouve un grand étang (étang de Brin) qui est gelé complètement. Un chalet se trouve au bord de la route occupé par des

artilleurs - En temps ordinaire il devait y avoir des promeneurs les dimanches d'été et d'hiver pour patiner.

7 au 9 février. Toujours la coupe du bois. C'est insensé ce qu'il faut abattre pour suffire à tous. Une grosse pièce derrière nous tire q.q. obus mais ~~que~~ probablement q.q. obus éclatent à la sortie de la pièce et nous sommes arrosés par une pluie d'éclats.

10 février 17. Dans l'après-midi nous assistons à la chute d'un avion allemand descendu par un obus ou un autre avion. Il tombe en flammes à la lisière de la forêt vers Champenoux. L'un des pilotes se jette ou tombe de l'appareil avant que ce dernier s'écrase sur le sol. En peu de temps l'appareil est mis à sac ainsi que les pilotes qui sont eux-mêmes dépouillés. C'est honteux de pareils spectacles et l'on juge de la mentalité de ceux qui commettent de pareils actes.

Jusqu'au 25 février. Nous voilà passés bucherons depuis bientôt 25 jours que nous sommes ici. Si l'on pouvait y finir la guerre on y resterait tout de même malgré la fumée des braseros qui suffoquent. Nous avons fait venir quelques cahiers de danse et le soir nous faisons bastringue. Ça distrait. Le secteur est toujours calme. Si c'était l'été ce serait épatant. Mais le froid sévit toujours aussi fort et dans les secteurs où ça barde q.q. peu ce ne doit pas être le rêve. Le 21 février nous allons dans le village voisin à Réméréville assister à une représentation du Théâtre aux Armées - Marseillaise et C^{ie} - en avant jusqu'au bout. Le lendemain nous allons à Champenoux pour recevoir une 3^e piqûre contre la typhoïde. Nous regagnons dans la boue la cabane de la forêt et bientôt tout le monde est couché grelottant dans les couvertures. Le 25 février départ en permission. J'ai encore mon bras douloureux mais pour la permission on fait un effort avec un groupe de permissionnaires nous gagnons à pied Nancy où nous embarquons dans la nuit pour Paris.

10 mars 1917. Retour au camp du Bois L'Evêque où nous avons logé précédemment. Cafard formidable.

11 mars 1917. A l'occasion du dimanche réveil en musique dans le camp. Concert l'après-midi. Le soir grand bal dans la baraque. Demain on quitte les lieux pour destination inconnue.

12 mars 1917. Nous voilà debout dès 4 heures du matin. Bouleversement du camp. A 6 heures départ et malgré que depuis longtemps nous étions près (depuis) nous manquons la présentation du drapeau (quelle affaire !). On prend la tête du rég^t à la sortie du camp avec un petit coup de musique pour mettre les pieds en mouvement. Nous traversons S^t-Pierre-La-Trèche [Pierre-La-Treiche] en musique le Général de Brigade s'y trouvant nous écopons un défilé - avec cela je suis de corvée de grosse caisse et me tape une côte formidable à grimper - A un croisement de routes pendant la marche nous croisons le G^{al} de Corps qui fait à nouveau lui aussi défiler le rég^t et nous écopons à nouveau un pas redoublé sans fin. Nouvelle bourre il faut regagner la tête du rég^t pendant la pause de celui-ci. Nous traversons Gye puis arrivons à Mont-Le-Vignoble perché à flanc de coteau. Re-défilé du B^{on} qui loge ici - revue du drapeau - et leçon de patriotisme à un vieux civil qui a négligé d'enlever sa casquette devant le drapeau du rég^t. Pensez-donc. C'est une affaire ! Nous gagnons notre cantonnement sur la place du village. Une grange bien propre et du foin. C'est tout ce qu'il nous faut pour être heureux. Le temps se met à la pluie. Repos l'après-midi.

13 mars 1917. A 8 heures du matin pour ne pas perdre de temps on fait étude. Après la soupe. Je vais faire une petite promenade sortie du village la route sinueuse au flanc de coteau mène

au sommet du plateau. Le coteau est planté de vignes. On aperçoit les habitants qui y travaillent en ce moment - montant du fumier à la hotte - Du plateau on a une superbe vue. On distingue quantité de villages disséminés dans la plaine. A l'horizon Toul avec ses casernes sa cathédrale. Sur le plateau même se trouve le Fort de Blénod - aux ouvrages camouflés - On ne peut pas visiter. Nous redescendons au village par un sentier abrupt qui coupe au court. De place en place dans le talus presque à pic on voit des entrées voûtées qui par des galeries mènent à l'intérieur du fort.

Nous faisons répétition et donnons concert avant la soupe.

14 mars 1917. Rien de nouveau. Le mauvais temps nous tient à la grange. Concert malgré cela l'après-midi.

15 mars 1917. Le mauvais temps continu - pluie et neige - après-midi nous allons à Charmes-La-Côte village situé à 3 k° d'ici où loge un B^{on} du Régiment - le village est lui aussi perché au flanc du coteau. Après avoir donné concert nous rentrons à Mont crottés comme des barbets.

16 mars 1917. Concert comme à l'habitude. Les hommes ont eu grand repos aujourd'hui en prévision de la marche manœuvre de demain.

17 mars 1917. A 3 heures réveil à 4 heures départ - sait-on si l'on reviendra ? Ce sont les tuyaux qui courent - on verra ça ce soir. Malgré un nettoyage sérieux de mon sac il pèse encore bien lourd. Nous traversons Gye où l'on prend un B^{on}. Le temps est froid et il ne fait pas chaud du tout. La terre est bien gelée.

Nous traversons Moutrot puis Allain. Derrière ce village nous faisons la grande halte dans un ravin, boisé de sapins. Nous avons déjà fait 17 k° environ. La soupe arrive et un bon bouillon nous retape un peu. Après une pause d'une heure environ on prend le chemin du retour mais pas par la route. C'est la manœuvre qui commence. Le soleil se fait voir et réchauffe un peu - nous coupons à travers la plaine, les bois - on monte on descend - pour finalement échouer près du village de Moutrot où se termine cette belle manœuvre où je n'ai compris qu'une chose - c'est que nous avons fait 35 k° pour le moins et que j'ai marre de mon sac. Après la pause nous regagnons Gye et Mont-Le-Vignoble où l'on arrive fourbu. Nous sommes exempts de souffler en rentrant c'est étonnant. Je mange un morceau et vais coucher d'assez bonne heure - sans attendre les roulantes qui ne rentreront que tard - d'ici-là on a le temps d'avoir faim.

18 mars 1917. J'ai bien dormi. Cette nuit après une pareille balade. Aujourd'hui dimanche les villageoises sont habillées du matin et vont à la grand-messe. Le soleil ~~qui~~ donne un air de fête au village - et il serait si bon de passer ce dimanche chez soi au lieu d'être là à ne savoir que faire et d'envier ceux qui sont chez eux. A 1 heure de l'après-midi concert vocal et instrumental en plein air. Beaucoup de monde vient passer un moment à 3 heures nous partons donné concert à Blénod où se retrouve le Général de Brigade. Nous jouons du haut d'une terrasse. Après le concert on regagne Mont-Le-V[igno]ble où l'on attend la soupe du soir.

Du 19 au 21 mars 1917. Rien de bien intéressant. Pas mal de mauvais temps et c'est toujours le même train-train.

22 mars 1917. Le beau temps est revenu puisse-t-il durer. Nous allons donner concert à Charme[s]-La-Côte avec la troupe théâtrale du régiment. Le concert est bien réussi puis on se

case dans un W^{on} à bestiaux avec beaucoup de paille. Je joue aux cartes pour tuer le temps - on démarre à 4 heures seulement - Les villages défilent la nuit vient vite - et la pluie se met de la partie - à un arrêt dans une gare on nous sert du café. La nuit étant complètement venue - chacun s'allonge sous ses couvertures se laissant aller aux cahots si doux ! du wagon pour aller échouer on ne sait où.

29 mars 1917. Après bien des arrêts nous arrivons à 8h ½ du matin à Epernay où l'on débarque. Il nous faut attendre que tout le matériel et voitures CHR soient descendus. Puis nous partons à Moussy village situé à 4 k° d'ici parait-il. On traverse les faubourgs d'Epernay - puis Pierry et l'on arrive à Moussy. Nous avons un cantonnement propre dans un grenier au-dessus d'un hangar on y a accès par une échelle. Pas de paille - on aura moins de poux - mais ce sera plus dur - On en touchera probablement si on reste ici quelques jours.

Les habitants sont assez aimables. Le village est propre - on sent une contrée prospère. Les coteaux sont plantés de vignes qui s'alignent comme au cordeau. Nous espérons passer q.q. jours ici avant de remonter en ligne.

30 mars 1917. On s'installe - avec Alfred je vais manger chez une vieille femme (M^{me} Charlot-Pernet) qui ne sait quoi nous faire. Au moins on a un coup de feu pour se chauffer et à cette époque on l'endure - et puis c'est toujours un peu mieux que la grange. Nous donnons concert l'après-midi sur la place du pays.

31 mars 1917 et 1^{er} avril. Rien de nouveau pendant ces deux jours on souhaite seulement d'y rester longtemps. Nous faisons étude le matin et concert les après-midis.

2 avril 1917. Préparation pour une revue du Général de Brigade à 1 heure on se rassemble dans une prairie près du village. Revue très minutieuse. Les sacs sont installés à terre. Pendant ce temps nous faisons concert. Si avec une revue pareille ça ne va pour la prochaine offensive ça n'ira jamais.

Jusqu'au 5 avril 1917. Rien de neuf. Aucun changement. Quelques tuyaux circulent. Pour nous ça va. Grand-mère nous fait du chocolat tous les matins avec du lait que ses petits-enfants lui apportent de Pierry et si elle part dans la matinée pour les champs elle nous prépare le feu. La clef est dans une cachette.

Le 5 après-midi nous allons à Pierry donner concert. Il y a là le Général et le sous-dépôt. Nous apprenons malheureusement que nous partons demain. Le soir nous faisons nos adieux à la brave femme et préparons nos sacs.

6 et 7 avril. Il y a eu contrordre pour 48 heures. C'est autant de gagné.

8 avril 1917. C'est dimanche aujourd'hui - il n'y parait pas - à 3 heures ½ du matin réveil on dormait si bien. Nous sommes vite prêts et je vais avec Alfred boire le café chez grand-mère et lui dire au revoir. A 4 heures ½ départ. Dans la nuit nous traversons Pierry puis arrêt à l'entrée d'Epernay il y a embouteillage. Nous traversons une partie de la ville en musique et puis on s'envoie les kilomètres - traversons Dommery où nous faisons défiler le Rég^t devant les généraux - Naturellement on regagne la tête pendant que le Rég^t fait la pause - A Venteuil nouveau défilé - Là dislocation du rég^t dans les villages avoisinants. Nous allons cantonner à Reuil-sur-Marne. Petit village sur les bords de la Marne. Nous avons repos pour demain. Alfred nous trouve un bon lit - autant en profiter - c'est que d'ici peu se sera la dure probablement.

9 avril 1917. Je fais la grasse matinée. Le soleil se montre un peu - Mais de temps à autre une averse rafraichit les esprits - Concert dans la cour de l'école - On se couche de bonne heure car demain réveil de bonne heure.

10 avril 1917. (Tolloy Reuil). A 4 heures debout. C'est à regret qu'il faut quitter ce bon lit. La patronne nous offre un verre de marc pour nous donner des jambes à 5 heures nous quittons ce village. Passons près de Châtillon[-sur-Marne] que domine la statue d'Urbain II. On longe la vallée aussi la route monte et descend - on passe Cuisles puis on arrive au cantonnement de Jonquery. De maisons il n'en reste guère. La plupart ont été incendiées par les Allemands après la Marne. Aussi les logements sont rares. Nous avons un hangar non fermé et avec les temps détestable qu'il fait nous n'aurons pas chaud la nuit. Les lits sont loin maintenant. Ça sent l'approche du front. La vieille qui reste ici rouspète pour son foin et voudrait bien-sûr que l'on couche dans la pâture en face d'ici. Giboulées et neige. Pas de concert. Nous faisons une partie de ballon pour nous réchauffer - et je vais avec Alfred boire un café dans l'unique bistrot du village qui regorge de monde. Les affaires sont les affaires - et ça marche.

11 avril 1917. Nous n'avons pas eu trop chaud et à 2 heures du matin alors que personne n'y pensait on sonne le réveil. Qu'est-ce que cela veut dire. Mais presque aussitôt on vient nous prévenir qu'il y a changement on ne part pas. Aussitôt tout le monde se niche sous les couvertures avec satisfaction. Toute la journée giboulées et neige. Triste temps. Nous donnons concert dans les ruines du village.

12 avril 1917. Cette fois c'est pour de bon. A 2 heures réveil à 3 heures après un coup de jus on se rassemble sur la route. Il fait nuit noire et un vent qui souffle terriblement on est gelé et l'on attend naturellement au moins ½ heure. Enfin en route il n'est que tôt - on traverse Ville-en-Tardenois - puis Romigny - les kilomètres s'ajoutent aux kilomètres. Ça sent le front le pays change d'aspect. Avant d'arriver à Faverolles où nous devons cantonner on traverse un grand camp d'aviation nombreux dans cette région. On passe à Nomény et faisons la grande halte près de Faverolles. On entend maintenant le canon. C'est un roulement continu. Sur les routes c'est un continu va et vient. Le Rég^t campe dans un boqueteau près du village. La CHR cantonne au pays nous avons une grange bien close et pour repas des haricots et du riz pas cuit.

13 et 14 avril 1917. On nous ramasse nos instruments qui nous seront rendus après le grand camp - Nous avons repos toute la journée - Je vais faire un tour jusqu'à un grand camp d'aviation près d'ici - Camp immense - appareils de toutes sortes et de toutes les grandeurs quelques arrivées et départs d'avions du plateau où est situé ce camp la vue s'étend très loin. On aperçoit Reims distinctement - avec des fumées d'incendie aux éclatements d'obus.

15 avril 1917. A 8h on part. A la sortie du village le régiment s'arrête et le Colonel vient faire ses adieux - appelé dans un autre poste. Puis on repart - par Savigny où l'on se tape une bonne côte. Des camps de prisonniers ont été établis le long de la route avec espoir bien sûr de les remplir. Nous traversons Jonchery et traversons la Vesle au hameau des Venteaux. Nous faisons peu après une pause de 2 heures pour manger la soupe. Quand l'on part c'est pour aller bivouaquer je ne sais où.

Ça sent le front puisque l'on ne couche pas dans un village. Le soleil a été chaud et le temps très orageux. La pluie dans la soirée fait son apparition après avoir tourné et retourné de droite à gauche on monte les tentes en haut d'un coteau sous la pluie. Je vais cueillir un peu d'herbe pour amortir la dureté du matelas. La nuit est tombée - et chacun s'arrange de son mieux sous sa tente et bientôt je m'endors. Où serons-nous demain ? A onze du soir - Réveil ! qu'est-ce -

La soupe pour demain à toucher un quart de jus et 2 morceaux de bœuf c'est tout - on n'aura pas d'indigestion - je me rendors. La canonnade a repris de plus belle et me réveille de temps à autres.

16 avril 1917. A 6 heures du matin on plie bagages et l'on remonte le bac. Il ne fait pas chaud sur le plateau - et rien pour nous réchauffer. Il paraît que la roulante va venir apporter le pain le jus et le pinard mais il faut déménager. Pas le temps d'attendre paraît-il - on part par petits groupes pour la traversée du plateau et l'on descend la crête qui nous [manque un mot ?] à l'Aisne traversons d'abord le Canal - puis une pause d'une heure et nous passons l'Aisne. Le canon gronde comme il faut. Le temps est pluvieux. Les avions naviguent en quantité. Nous apercevons le fameux plateau de Craonne où paraît-il se déclenche l'offensive - on entre sous-bois à la queue les uns des autres. Le terrain est marécageux - on enfonce parfois jusqu'à la cheville. Des pistes ont été faites mais depuis que cela défile elles n'existent plus. Un mulet de mitrailleur s'est enfoncé jusqu'au poitrail. La marche de crapaud avec beaucoup d'arrêts est de rigueur. Des blessés légers rappliquent et filent vers l'arrière des prisonniers faisant du transport de blessés.

Les tuyaux les plus divers circulent. Il y a de la résistance au centre. Nous faisons une longue pause. Le Rég^t est en réserve. Des ordres arrivent. Nous ne montons pas ce soir - on fait demi-tour et nous allons loger dans un baraquement sous-bois. Il y a comme un petit camp dissimulé dans le bois (Bois des Coulevres). Le canon reprend de plus belle. Pourvu qu'ils ne laissent rien tomber par ici - quoique que les Allemands ne répondent presque pas. Enfin on s'installe pour la nuit. Pas de lumière ou alors bien camouflée. On espère avoir la soupe. Beaucoup manque de pain. Nous n'avons pas eu de lettres aujourd'hui. Je me prépare à m'allonger quand le tout le monde en tenue dans un quart d'heure se fait entendre. Chacun remonte son sac de mauvaise humeur naturellement. Une fois dehors on attend au moins 3 quarts d'heure. La pluie se met de la partie. Il fait une nuit noire.

Les lueurs des fusées projettent de temps à autre quelque lumière et le canon ne cesse pas de tonner. Quels tristes instants dans un pareil décor sans savoir où l'on va - heureux encore de ne rien recevoir des gens d'en face. On se rassemble pour partir - et l'on part en file indienne de peur de se flanquer dans un trou d'eau ou de boue.

Plusieurs en sont victimes. Naturellement on marche avec des arrêts sans nombre pour aller jusqu'à l'Aisne nous mettons plus de deux heures alors que c'est là tout près. Le vent souffle avec rage et il pleut sans arrêt - aussi chacun est de bonne humeur. Nous longeons l'Aisne et allons traverser au-dessus du village de Concevrex - à ce moment nous sommes assaillis par une tempête de pluie formidable. Enfin on arrive au village. Comme cantonnement un grenier assez propre dont le toit est percé par endroits. Je suis lavé trempé - on va être bien pour dormir on s'installe de son mieux. Le matelas est dur mais on est si fatigué que l'on ne le sentira pas. Je mange avec du biscuit puisque le pain manque. Je m'endors au son du canon et de la pluie qui fouette les tuiles - sans arrêt - Quelle nuit.

17 avril 1917. Je me réveille assez tard - il est 9 heures - à peine les yeux ouverts que les Boches se mettent à bombarder. Est-ce le pont sur l'Aisne ou le village. Je me lève bien vite et descend un moment à la cave mais cela dure peu de temps. La pluie a cessé. Je fais un tour dans le pays qui a pas mal été bombardé. La plupart des maisons ont été touchées. Tout est sale plein de boue - des ornières dans les rues et des débris de toutes sortes gisent partout. On annonce « les Cuisines ». Depuis 48 heures nous ne les avons pas vues. Nous sommes heureux de toucher du pain. Je mange de bon appétit. Le canon se remet à gronder il fait froid et la pluie revient elle aussi rafraîchit le moral. Il paraît qu'il y a eu un bon coup dur hier. Probable que l'on remet ça aujourd'hui. L'affaire n'est pas terminée et peut-être remonterons-

nous. Vers le soir rien de nouveau - on couche ici. Je vais avec d'autres chercher du foin dans une grange près d'ici.

18 avril 1917. J'ai passé une bonne nuit dans mon foin. Il y a q.q. alertes vers 2 heures du matin. Mais les obus tombaient assez loin et comme cela n'a pas rapproché je n'ai pas bougé. A 8 heures du matin on se prépare au départ pour l'arrière tant mieux c'est autant de gagné. En sortant de Concevreux il nous faut monter une longue côte pour arriver sur le plateau. Beaucoup de trous d'obus tout frais, peut-être de la nuit, le long du chemin. Nous faisons une pause près d'un grand camp en bordure de la route. Il y a quelques instants à peine que nous sommes là que deux détonations retentissent. Nous ne prêtons pas d'attention mais peu après une forte détonation se fait entendre de nouveau - une forte fumée noire se dégage avec des débris de baraques qui sautent dans les airs. Chacun s'apprête à partir plus loin croyant à l'explosion d'un dépôt de munitions. Mais cela ne gagne pas et bientôt on vient nous chercher pour aller ramasser blessés et morts. Un accident bien malheureux venait de se produire. Chaque compagnie défilait dans une baraque et les hommes remettaient aux sapeurs les grenades qu'ils avaient reçues pour monter le 16 avril. Que s'est-il passé. Personne ne l'a su toujours est-il que probablement un choc fit éclater quelques grenades qui mirent le feu à celles qui se trouvent là - et la baraque sautait complètement détruite - et endommageant celles toutes proches. Parmi cela des blessés et des morts. Il faut faire attention où l'on marche. Des cadavres noircis, du sang. Nous ramenons un mort du 87 la face complètement défigurée. C'est un triste spectacle. Le service s'organise rapidement. On charge les blessés sur des camions qui servent au transport de cailloux et qui sont justement là sur la route. Ce ne sera pas doux mais cela va plus vite - à quelques-uns nous accompagnons les blessés - quoique les conducteurs fassent bien attention la route est si mauvaise que les cahots sont nombreux et provoquent des plaintes des blessés qui ont hâte d'arriver. L'hôpital est installé dans un camp près du village de Montigny. Personne pour aider au déchargement des blessés. Nous faisons de notre mieux. Je vais voir ensuite 2 camarades sapeurs qui avaient été blessés eux aussi. Nous rejoignons la musique à la sortie du village et partons vers Savigny. Arrêt à Jonchery où nous attendons le Rég't qui n'est pas encore passé. Malgré le mauvais temps on fait baisser le col des capotes. Nous suivons le régiment et l'on fait la grand'halte près de Savigny. Les cuisines arrivent. Elles sont bien accueillies car voici q.q. jours que nous ne les avons pas vues. La nôtre a du retard comme à son habitude. Il est 6 heures du soir. Comme repas haricots presque froids un morceau de lard un quart de jus et un coup de cric. Enfin ça va mieux tout de même. Notre cantonnement se trouve près de la ferme dans un petit camp où l'on devait loger des officiers prisonniers. Il y a des couchettes avec de la paille propre. Je fais un peu de correspondance et me couche avec l'intention de bien dormir.

19 avril 1917. Je me réveille à 8 heures. Le canon gronde sans arrêt et fortement. Il en sera de même toute la journée. Je me nettoie et fait un brin de toilette. Je vais aussi voir les prisonniers dans un camp voisin. Ils pataugent dans la boue. Ils sont nombreux et il en arrive à chaque instant. Tout autour du camp des mitrailleuses sont braquées pour en cas de révolte mais ils ont l'air bien inoffensifs et ne feront plus de mal.

20 avril 1917. A 4h ½ debout. Nous bouclons nos sacs et ~~on~~ les portons sur le bord de la route une voiture doit les prendre. Il faut croire que l'on va se taper une bonne trotte. A 6 heures départ nous passons de nouveau à Jonchery, puis cette fois on tourne à droite et l'on suit la grande route de Reims. Passons Muizon. Là on quitte la route et l'on se dirige sur Trigny village assez important. Nous le traversons. On sent l'approche du front. Les encombrements commencent à se faire voir - on prend la plaine et l'on fait la pause dans des carrières. Ça nage déjà pas mal. Nous passons là l'après-midi assez tranquilles. De la crête où nous sommes

on a un beau coup d'œil. Nous allons chercher nos sacs au château d'Hermonville - où sont nos cuisines. On mange la soupe et l'on se tient prêt à partir - 3 fois l'heure de départ change. Enfin à 8 heures on part pour de bon. Une canonnade de chez nous se déclenche à ce moment. C'est un roulement formidable qui vous donne le frisson. La marche de crapaud commence. Les pauses sont interminables. Un quart d'heure d'arrêt et l'on avance 10 mètres nous traversons aussi le village d'Hermonville qui n'a pas trop souffert. A la sortie du village on prend la liaison. Grande pause d'au moins 1h ½ puis l'on repart un peu à l'aventure c'est calme heureusement. Il y a vraiment une chance pour nous. Traversons un nouveau village (Saudoy) on approche des lignes toujours sur la route. Une C^{ie} d'un régiment relevé fait la pause sur le bas-côté de la route en faisant un boucan formidable. On prend les boyaux les pauses deviennent plus nombreuses - on nage et personne pour conduire. Il est 2h ½ du matin et nous ne sommes pas encore arrivés. Obligé de rester en panne. On trouve une sape vide et l'on se tasse là-dedans en attendant le jour. On est rompu et malgré le froid assez vif on s'endort l'un contre l'autre en se serrant pour avoir plus chaud.

21 avril 1917. A 6h du matin un garde va à la recherche du poste de secours. Il revient après avoir trouvé - on part. Je suis avec 7 camarades logés dans un petit abri assez solide. Je casse une croûte - on s'installe et je vais voir un peu les environs. Je ne sais pas au juste où sont les lignes. C'est calme pour l'instant.

Notre boyau longe le Canal presque à sec il y a quantité de passerelles formées de madriers sur des tréteaux. Quelques poilus sont en train de pêcher avec des épuisettes rudimentaires. C'est à ne pas croire que dans un pareil secteur on puisse y pêcher. Une équipe puis une deuxième s'en vont puis c'est notre tour ensuite à partir. Rien de nouveau de la soirée. De la nuit nous n'avons pas eu à bouger. C'est heureux.

22 avril 1917. A quatre heures les boches sonnent notre coin. Il n'y a pas de casse. Dans la matinée on vient nous chercher pour aller au 3^e B^{on}. Il faut passer une plaine car les boyaux sont retournés - et paraît-il ils ne tirent pas sur les brancardiers ! On traverse le Canal puis après avoir passé quelques tranchées on traverse un marais sur des passerelles. Tout ce coin-là est ravagé. Des cadavres de chez nous sont étendus de droite à gauche dans un boyau 3 sont là la tête complètement vidée. Le long du talus qui longe le marais il y en a un dans un petit abri. Il est resté assis sur un banc la main appuyée sur le canon de son fusil. Il semble dormir. Nous continuons notre route et quittons les tranchées occupées auparavant par les nôtres. De là pour aller au PS du B^{on} qui se trouve dans les anciennes lignes allemandes il faut passer à découvert et au moment où l'on reprend le boyau on se trouve à 3 ou 400 m du bois où se trouvent les nouvelles lignes ennemies. Le temps est très clair et on distingue très bien - nous ne sommes pas salués. Dans les anciennes lignes allemandes c'est aussi un fouillis formidable - objets de toutes sortes traînent partout. Des abris défoncés d'autres intacts où il faut descendre une trentaine de marches. Au PS nous chargeons notre mort et revenons par le même chemin sans être inquiétés. On rentre il est dix heures. C'est calme partout on mange et à nouveau nous partons pour le même B^{on}. En chemin on passe par un autre sentier qui nous fait prendre un boyau différent - on nage q.q. peu et il faut se baisser car q.q. coups de fusils sont tirés dans notre direction. Ils croient bien sûr à une corvée et leurs sentinelles tirent.

Au PS nous attendons q.q. peu puis on fait chercher le mort. Nous longeons toute une C^{ie} les hommes sont là sans abri couchés dans de petites niches. On charge notre mort un par un nouveau boyau nous descendons directement vers le Canal. Là nous sommes pour q.q. instants hors de vue. On fait une pause près des ruines d'une ferme on repart et bientôt nous sommes encore en vue du bois. On longe un ancien boyau allemand parallèle au Canal. Tout à coup voici de nouveaux coups de fusil qui nous cornent aux oreilles. On presse le pas mais ils remettent ça alors nous prenons le boyau mais il est très encombré et finalement nous

repreons le chemin et arrivons à une grande passerelle que l'on traverse et gagnons le PS et nos abris. Tout le long du Canal presque à sec des poilus y cherchent une friture. On rentre à bon port. A peine arrivé qu'il faut repartir. Cette fois c'est au 1^{er} B^{on}. Il faut passer un grand pont resté debout qui mène à une ancienne ferme ou château (Le Godat). Nous prenons notre mort et revenons sans encombre. C'est moins loin qu'au 3^e B^{on}. Dans la soirée nous allons au 2^e B^{on}. Nouvel endroit. Je commence à en avoir marre.

On prend une passerelle, puis le marais et l'on passe à découvert pour arriver à un petit bois de sapins bien délabré et retourné. On charge le mort et l'on rentre aux abris. Cette fois c'est tout pour la corvée des morts du moins pour aujourd'hui car il en reste pas mal. On se prépare à se coucher mais on vient nous faire déménager pour aller dans un autre abri. Le nouveau est plus vaste. C'est une tôle ondulée cintrée avec de la terre dessus. Je ne veux pas savoir sa solidité et j'espère qu'il ne tombera rien dessus. Je passe une assez bonne nuit réveillé souvent par le marmitage. Nous ne marchons pas c'est une veine.

23 avril 1917. Matinée tranquille. Nous regardons les deux obus arriver près du grand pont que les Allemands cherchent à détruire. Après la soupe on va creuser une fosse commune. Plus tard on va au 1^{er} B^{on} pour creuser d'autres fosses - mince de boulot - et avec cela les boniments de ces messieurs !! et puis comme repas hier haricots froids, aujourd'hui riz froid. Au 1^{er} B^{on} il y a une dizaine de morts à enterrer, travail difficile car la terre remuée par obus n'est pas facile à travailler. On se met à l'ouvrage. Des brancardiers viennent nous aider arrêt d'un quart d'heure car les Allemands tapent près du pont tout proche de nous - et ils pourraient se tromper d'objectif. La fosse finie nous transportons les corps. Je les aligne, avec un brancardier, au fond du trou. Ce sont des hommes des attaques précédentes. Ils ne sentent pas encore trop. Quelques-uns ne sont pas trop abimés. On a les mains tachées de sang et de saletés. On fait vite. Un brancardier curé fait une prière pour les malheureux que nous écoutons découverts. Triste cérémonie dans ce décor bouleversé. On comble la fosse - avant de rentrer nous ramenons le corps d'un L^{nt} du Rég¹ qui a été tué et que l'on amène au PS pour être inhumé à l'arrière. Nous faisons un détour pour éviter le fameux pont. Rentré j'en profite d'aller près du Canal pour me laver figure et mains. Une heure après nous marchons à nouveau. Toujours corvée des morts au 2^e B^{on} - on fait vite car il y a un arrosage de la plaine. Rentrons à bon port. On peut enfin manger et j'ai faim. De bonne heure on se couche.

24 avril 1917. Nuit assez calme. Il y a au matin du marmitage près du pont - à 7heures Alfred m'apporte les lettres et un jus bien chaud quelle veine. Je mange un morceau et fait mon petit courrier - q.q. fois que je n'aurai pas le temps dans la journée. Les 150 rapprochent de nous. Pourvu qu'il n'y ai pas d'erreur. Dehors le temps est superbe, les avions se promènent. Jusqu'au son repos. C'est assez calme. On fait q.q. manilles dans le gourbi. Après la soupe on profite de la belle soirée pour prendre le frais au dehors mais voici que pour nous donner de l'ouvrage la terre qui se trouve à l'entrée du gourbi par la sécheresse, s'écroule on se met à l'ouvrage pour y remédier. Pour comble on vient nous chercher pour aller chercher un mort au 2^e B^{on}. Nous voilà partis et faisons l'allée et retour en vitesse sans encombre. Repos q.q. minutes et l'on continue le déblaiement. La nuit tombe q.q. 105 qui éclatent très près nous font rentrer en vitesse. On laisse le travail pour demain et chacun s'allonge dans son coin. Toute la nuit arrosage des environs.

25 avril 1917. A 7 heures debout. Dehors temps superbe. On parle de relève pour le soir à droite et à gauche canonnade. Hier le médecin du 1^{er} B^{on} a été tué - sorti pour uriner un obus est venu lui broyer les deux jambes. Quelle terrible chose ! Dans la soirée nous allons au 3^e B^{on} et l'on appuie à droite du secteur car sur le 2^e B^{on} les obus arrivent nombreux. Le canon

révolver s'acharne sur les boyaux - nous embarquons notre mort et rentrons. Le calme revient après cette journée mouvementée.

26 avril 1917. Nuit assez calme. A 6h les musiciens du 174^e viennent nous relever. Nous prenons le boyau qui mène à Cauroy - on traverse le village puis nous laissons Hermonville à notre gauche et montons vers les carrières dans le genre de celles où nous étions l'autre jour. Nous faisons une bonne pause. Le village est à nos pieds. Depuis notre dernier passage pas mal de maisons ont été démolies. Ils y tirent tous les jours à présent. Les jardins qui entourent le village étaient tous cultivés. On sent le printemps qui vient. Tout commence à verdier. Au-dessus des carrières où nous allons loger - les Boches envoient q.q. shrapnells. Un obus a même tombés près d'une entrée ce matin même. Une fois reposé nous gravissons la côte - on nous case tout d'abord avec un B^{on} puis à peine installés - changement. Heureusement c'est mieux et plus propre. Nous mangeons la soupe et je m'allonge sur un brancard qui me servira de lit. Vers le soir je vais faire un petit tour au-dehors. De la crête on a un coup d'œil superbe sur la vallée. On distingue les lignes. Le fort de Brimont semble se trouver à nos pieds. On aperçoit aussi la ligne d'arbres du Canal et les bois où se trouvait le Rég^t. Sur tout cela des obus éclatent.

27 avril. J'ai passé une bonne nuit. Il est vrai qu'ici on peut dormir sans crainte aucun bruit du dehors ne parvient jusqu'ici c'est la nuit complète sans arrêt. Je fais la grasse matinée. Après la soupe un peu de nettoyage. Le colonel passe la revue du cantonnement à 2 heures. Dans l'après-midi je vais faire un peu de toilette. Vers le soir nous regardons les Boches tirer sur un avion de chez nous qui probablement les gêne. Des obus tombent aussi dans Hermonville. Une maison brûle.

Nous rentrons par la route du fort - on a delà un coup d'œil merveilleux sur les environs. On parle de départ dans quelques jours.

Jusqu'au 27 avril 17. Le mauvais temps est revenu - de la neige en quantité - Le 27 nous assistons à une dégradation militaire. En rentrant on fait défiler le B^{on} dans le village. Pas de concert l'après-midi. Mais préparatifs de départ. On ramasse chaussures et couvertures. Voyer biscuits et singe et direction inconnue.

28 avril 17. Dès le matin grand remue-ménage, on ramasse les couvertures à 9h ½ la soupe et en attendant le départ nous allons avec q.q. camarades boire un peu de jus au bistro de la place. A 10h ½ en route on passe près des Charmes à notre gauche et après bien des détours arrivons à la gare de Domgermain. Grande halte de plusieurs heures - on a le temps de manger à 2h de l'après-midi on nous mène au quai d'embarquement. On se déséquipe et on aide au chargement du matériel de la C^{ie} H[o]rs Rang.

28 avril 1917. Je vais sur l'herbe - on fond du ravin faire une grande toilette de bon matin. En plein soleil il fait très bon. Après la soupe je vais faire mon courrier sur le talus de la route d'Hermonville. Le temps qui s'est maintenu au beau à l'air de tourner à la pluie. Dans l'après-midi 2 obus viennent tomber dans les parages aussi je me rentre quelque fois qu'il y aurait une tuile.

29 avril 1917. Je me lève de bonne heure. Dehors le temps est magnifique. Je vais m'asseoir au fond du ravin et je fais ma correspondance. Après la soupe je fais la sieste auprès des sapins près de la route. Sur les lignes il y a bombardement. Les obus tombent dru soulevant des nuages de fumée et de poussières. Le fort de Brimont prend quelque chose et des gros. C'est un roulement continu. La préparation de l'attaque prochaine où nous serons bien sûr.

C'est beau à regarder de loin mais de près il doit y faire chaud. Enfin puisqu'il le faut et à la chance. Espérons qu'elle me suivra comme jusqu'ici au milieu de ma contemplation voici au-dessus de nous un avion allemand qui se fait sonner par nos batteries.

Je me réfugie près d'un gros sapin car les éclats et culots arrivent en nombre. Cela dure un bon moment car l'avion n'a pas l'air pressé. Les ballons saucisses des environs ont rapproché la terre crainte d'être attaqué. Je regagne la carrière après que le calme est revenu. Au moment d'y entrer juste à la porte une fumée se dégage je m'arrête pour voir ce qui se passe mais une bruyante détonation se fait entendre, ce sont de petites bombes incendiaires qui éclatent. Une petite baraque en planches prend feu. La fumée se dissipe et l'incendie est vite éteint. Un homme a été blessé peu grièvement. C'est heureux qu'il n'y en ai pas eu plus. L'accident a dû être causé par la chaleur. Après la soupe du soir je sors prendre l'air et assister au bombardement. Ça barde dur. Un nuage de fumée séjourne au-dessus des lignes. Il paraît que l'on remonte après-demain. Les tuyaux les plus divers circulent. Je rentre de bonne heure et j'apprends qu'à 3 heures du matin on déménage pour aller en réserve près d'ici. On va commencer à déguster. Enfin faut pas s'en faire d'avance et je vais dormir de mon, mieux.

30 avril 1917. A 2 heures du matin debout. Le sac est vite monté. On boit le jus et à 3h en route pour l'inconnu. Le canon gronde fortement on aperçoit les fusées grimper dans le ciel et la lueur des départs des pièces de canon. Nous descendons la crête au travers d'un bois de sapins en colonne par un dans un petit sentier et il faut regarder où l'on met le pied sans quoi c'est la bûche.

Ça n'a rien de gai cette promenade matinale au travers du bois au bruit du canon. Le voyage est de courte durée 2 heures à peine et l'on campe dans des baraquements dissimulés sous-bois. Ils n'ont rien de propre et la paille ressemble à du fumier. Ce qui ne m'empêche de m'allonger et de somnoler plutôt que dormir car le bruit du canon est formidable. Quelle danse. Par moments des tirs de barrage font un bruit sans pareil. Dans la journée le temps est superbe à la tombée du jour le régiment part pour les tranchées. Nous ne partons qu'en dernier vers 3 heures du matin. Le canon ne cesse de tonner. La nuit venue les fusées éclairent sans discontinuer. Des tirs de barrage se déclenchent des deux côtés on ne s'y entend plus. On prépare son masque au cas où ils enverraient des gaz. Il y a la route 44 puis le Canal, des marais et le village de La Neuville au pied de la côte. Le pont où nous logeons n'existe plus, broyé en deux. Plusieurs passerelles volantes ont déjà été culbutées. Notre abri se trouve sous la culée du pont et l'on peut en toute sécurité y attendre un bombardement. Une équipe va au village. Il y a eu 2 ou 3 blessés pendant la relève. L'équipe rentrée comme l'on fait relai avec le village, nous voilà partis à notre tour. Il y a environ 200 m à faire, seulement faut faire vite car on est vu et ça tape souvent. Pas d'abri et des marais de chaque côté. Le tout bouleversé. A peine avons-nous fait 50 m que voilà un 77 qui tombe dans le marais puis un deuxième un peu sur la gauche un troisième devant nous qui n'éclate pas. On prend un pas de course et on file le plus vite que l'on peut. Du village il n'en reste que des ruines. Le PS est dans une cave. Un blessé de la nuit est là, nous le chargeons et sans nous amuser on regagne le pont. Le voyage se passe bien. Au moment où l'on rentre dans le gourbi un 105 éclate près de là dans le marais. Il n'y a pas de casse. Une autre équipe repart chacun est énervé par ce bruit. C'est incroyable l'appréhension que l'on a. Ceux qui n'ont jamais entendu cela de près deviendront fous certainement. Et quand on pense que sous cette avalanche de fer des hommes sont terrés attendant que la rafale se passe. Pourvu qu'il n'y ai pas de casse pendant la relève. Je passe une mauvaise nuit. Je suis agité, avec cela une batterie proche de nous nous fait sauter chaque fois qu'elle tire. Puis se sont des arrivées dans les environs et sous notre toit de planches ça n'a rien de rassurant.

1^{er} mai 1917. A 3 heures debout, chacun se prépare et je mange un morceau. La canonnade s'est bien ralentie. Il fait petit jour quand nous partons. Nous quittons le bois de la Tuilerie prenons le boyau et allons vers nos emplacements. Plus on se rapproche du Canal plus cela tiraille. Ça nage quelque peu mais c'est passable. On loge dans des abris sous la route n^{le} 44 qui mène à Reims. Avec mon équipe nous sommes détachés pour 24 heures au pont du Canal. Il faut traverser vivement car on est vus des lignes. Le rég^t occupe le bas de la côte 100 (Mont Spain).

Longue pause. Toutes les quelques minutes un obus éclate à droite et à gauche. Le mieux est de ne pas sortir l'abri étant solide mince de boulot si c'est comme cela pendant le séjour. Dans l'abri on y marche sur des planches car il y a des infiltrations d'eau et il ne faut pas remuer cette fange car cela pue énormément. Quelle vie. Il y a q.q. couchettes. Enfin il y en a de pires que nous. De 1 heure à 8h du soir bombardement sans arrêt et de tous les calibres. Impossible de sortir et pour aller aux feuilles de l'autre côté de la route faut pas s'y endormir et être constipé. Le nuit tombe. Le bombardement se ralentit sans cesse toutefois. Il n'y a pas eu de casse et on vient nous relever nous gagnons le PS de la route 44. Là nous serons mieux.

2 mai 1917. La journée est plus calme. Je dors une partie de la journée. Vers le soir je vais à l'eau mais à peine sorti voilà qu'un obus éclate tout près. Je rentre et attend un moment avant de repartir. Après avoir mangé je m'allonge puisque l'on ne marche pas mais pas moyen de dormir car c'est une allée et venue qui passe sous la route où donne l'entrée du gourbi. Corvées qui se reposent avant d'aller plus loin. Blessés qui cherchent le PS et filent vers l'arrière. C^{ies} qui montent travailler en lignes. Et puis l'air est lourd une puanteur de sueur et de fatigue y règne constamment. A 2 heures du matin, je suis de planton aux gaz et à 5 heures nous retournons au pont.

3 mai 1917. Nous filons sans nous amuser par le boyau qui longe la route. Au passage souterrain il faut passer dessus car il a pris. Le boyau est bien retourné. Un énorme trou de 210 au moins a fait un travail inouï. Cette nuit de l'endroit où nous couchons tout avait tremblé lorsqu'il a éclaté.

Nous filons de plus belle jusqu'au poste de secours. La passerelle est retournée. Nous empruntons le pont de fer. Le bombardement n'est pas trop violent. Des morts sont à enlever au village. Les équipes fonctionnent. Il faut faire vite. Je pars avec Marcel. Nous prenons le pas de course jusqu'à La Neuville.

Au moment de franchir la porte du PS arrivent des 105 fusants en rafales. Il en éclate un près de nous. Je lâche mon brancard et Marcel sa poussette et à travers la fumée et les éclats qui retombent nous entrons en trombe sains et saufs dans le PS. Le calme renait et vivement nous chargeons notre mort et l'on repart nous ne sommes pas salués pour revenir. Mais on a fait vite et j'y ai gagné une bonne suée et suis à bout de souffle. La passerelle est remise en état. On descend dans le gourbi car nouveau bombardement - la passerelle est de nouveau retournée. Pendant une accalmie je vais avec un camarade remettre remettre les madriers de la passerelle afin de pouvoir évacuer les morts. Toute la journée ce n'est que bombardement de part et d'autre. Une fumée règne partout et les détonations vous rendent nerveux. Pour tuer le temps je fais q.q. parties de cartes. A cinq heures pendant une accalmie l'équipe du village amène un blessé mais impossible à l'équipe suivante de repartir car la violence du tir augmente d'intensité. Un 150 probablement arrive près de l'entrée du gourbi. Nous faisons un bond formidable un nuage de poussière nous aveugle. Je crois que jamais depuis cette guerre je ne me suis trouvé dans un coin aussi mouvementé. Et nous sommes juste à la hauteur du tir de barrage. Ils font un tir de destruction et cela n'arrête pour ainsi dire jamais. Heureusement que le gourbi est bon. C'est déjà une belle chose pour le moral. Mais si nous attaquons par ici je ne vois pas cela tout en rose. Quelle vie tout de même. Quand donc cela prendra-t-il fin.

C'est malheureux de se faire casser la figure dans un coin pareil vraiment ci ceux de l'arrière étaient dans une pareille chose ils pourraient apprécier ce que c'est et seraient comme moi à désirer la Paix. Il est 7 heures le transport des morts est terminé jusqu'à demain matin. Pourvu qu'il n'y ai pas de blessé c'est ce que j'espère. Il fait un temps superbe et pas moyen de mettre son nez dehors. Si nous n'écopons pas se sera une veine. Vite la relève. Dans la soirée je vais conduire les brancardiers du 2^e B^{on} au village. C'est un peu plus calme. Nous filons bon train. Je me repose q.q. minutes au village et je reprends le chemin du Pont et en grande vitesse. Je mets à peine 3 minutes pour franchir la distance. Pas un obus. Je passe le pont vlan un 105 éclate en avant. Je reviens - même coup. Enfin il n'y a pas de bobo. Je me couche et repose q.q. peu. La nuit est assez mouvementée. Le bombardement ne cesse pour ainsi dire jamais.

4 mai 1917. A 5 heures du matin nous allons chercher un mort au village. Pas d'incident. Nous prenons nos affaires en revenant et protons notre mort au cimetière. La corvée finie nous regagnons notre sape de repos. La préparation d'artillerie commence. A 7 heures attaque sur toute la ligne. On attend les résultats. Les boches tirent sans arrêt faisant de violents barrages. Bientôt q.q. blessés arrivent. Les tuyaux les plus divers circulent. Il parait que l'on a avancé puis reculé. Enfin le bruit se confirme on a été obligé de se replier.

Beaucoup de pertes - blessés - tués - prisonniers. C'est un four complet comme certains l'avaient prévu. Ça a été une boucherie sans résultat. C'est navrant. Il y a dans toute cette offensive un manque de préparation. Je me suis placé pour savoir à quoi cela tient. Ce qu'il y a de certain c'est que rien ne marche et que tout cela n'est pas fait pour remonter le moral et que beaucoup y laisse leur peau. Jamais je n'ai vu d'attaque dans le genre de celle-ci. Aussitôt que possible les équipes fonctionnent. L'après-midi est coupée par quantité de tirs de barrages violents. Notre service consiste à aller de la route 44 au village de La Neuville par un boyau qui traverse le Canal. Là une passerelle souvent retournée. Puis dans le marais un boyau de gabions et l'on arrive au village en plein à découvert et pleine vue des boches. Du village ce n'est que ruines. On se demande si réellement c'était autrefois un village.